

DÉAMBULATION

La marche comme pratique esthétique

La marche, c'est bien plus qu'une promenade. Elle s'érige en pratique esthétique. L'architecte Francesco Careri publie un ouvrage dans lequel il loue l'investigation urbaine à pied. « *Pour scruter l'inconscient des villes, dit-il, c'est le cheminement qui compte, plus que le chemin.* » Son mouvement « Stalker » prend de l'ampleur.



Dans son nouvel ouvrage *Walkscapes. La marche comme pratique esthétique*, Francesco Careri, architecte italien avant-gardiste, part d'un constat : la première architecture n'est pas à chercher dans le monde sédentaire comme on le pense ordinairement mais dans le monde nomade. « *L'architecture est d'abord une traversée des espaces et leur construction symbolique, en marchant.* » C'est en effet en avançant que le décor dévoile ses lignes, les perspectives,

les sentiments de vide, de hauteur, de contraste... Si la marche est esthétique (elle permet de découvrir des recoins oubliés, des beautés cachées, la poésie de lieux délaissés), elle est aussi politique, en montrant que les frontières spatiales sont aussi des frontières sociales.

LE ZONZON

Francesco Careri porte un regard atypique et contemporain sur la marche. Il

encourage à la flânerie... « *En se laissant emporter par la marche, on découvre, on comprend, on explore, on révèle, on franchit des frontières invisibles, on recompose une ville nouvelle.* » Il aime aussi s'évader de la ville-événement pour errer dans ce qu'il appelle le « Zonzon » : la zone, l'espace exclu, à l'abandon, à la marge, inexploré. « *Et pourtant si vivant.* » Cette pratique relève de ce qu'on appelle « l'hodologie » (qui vient de *hodos*, chemin, voyage, en grec). Il s'agit de privilégier le

cheminement par rapport au chemin, le « sentiment géographique » sur le calcul métrique.

Francesco Careri est en réalité le fondateur du Groupe « Stalker » à Rome, en 1995. Il s'agit d'un « laboratoire d'art urbain » qui rassemble, selon les actions menées, des artistes, des architectes, des urbanistes, des chercheurs en sciences humaines et sociales. Il explore avec son équipe les espaces abandonnés des grandes villes (friches, terrains vagues...) pour en faire un diagnostic et trouver des solutions pour un nouvel urbanisme.

COMME UNE BOÎTE À OUTILS

Le concept du « Stalking » est aujourd'hui répandu et de nombreux groupements opèrent sur le terrain. Le stalker explore la réalité urbaine en marchant hors des sentiers battus, en prenant des risques, en se laissant aller à la déambulation, sans préjugés ni certitudes. Le stalker n'a que faire d'une ville figée, répertoriée, catégorisée. Il cherche les lieux oubliés, abandonnés, en déshérence où se manifeste l'imprévu. Mais ses errances doivent avoir un but. L'explorateur entretient une

relation vivante avec son décor, s'interroge sur son avenir et pose des actes. Les groupements Stalker produisent ainsi des cartes, des plans, élaborent des parcours et des projets nomades. L'espace est alors considéré comme une boîte à outils.



Sabine LOURTIE

Francesco CARERI, Walkscapes. La marche comme pratique esthétique, Mercuès, Éditions Jacqueline Chabon, 2013. Prix : 23,55 € - 10 % = 21,20 €.

Arpenter les cités, nez en l'air

Prague, Dublin, Edimbourg, Montpellier, Belfast, Luc Maréchal part à la découverte de cités historiques et d'espaces sauvages. Pour lui, apprivoiser une ville est un travail de lecture, une démarche physique. Témoignage, entre carnets de route et conseils...

Luc Maréchal est un « marcheur des villes ». Insatiable... Il est marqué par ses racines familiales dans le village de Willerzie, ses années de scoutisme, sa formation universitaire en sciences humaines et sa carrière de haut fonctionnaire de l'aménagement du territoire de la Wallonie. Sa passion des villes, il aime la communiquer. Il partage aussi les découvertes de villes européennes faites aux côtés de René Schoonbrodt, fondateur de l'Atelier de Recherche et d'Actions Urbaines (ARAU). Un Atelier qui développe à Bruxelles un tourisme alternatif pour « toucher des yeux » la réalité des principaux enjeux urbains.

l'exode du XX^e siècle sont moins visibles que l'exubérance grandiloquente des édifices bancaires et des bureaux érigés au moment de la dérégulation financière. Ils témoignent que l'Irlande fut le 'tigre' de l'Europe.

À Berlin, le promeneur namurois a été frappé par le dynamisme d'une ville jeune où, en pleine rue, on peut voir des puéricultrices tirant des chariots de bois chargés de jeunes enfants. La mémoire de l'holocauste y est encore très présente, à travers mémorial, musée et plaques, bien plus qu'à Weimar, ville pourtant proche du camp de concentration de Büchenwald. On pose également

un autre regard sur la capitale allemande en se rendant dans l'est de la ville, où les communistes ont favorisé la présence d'habitants.

SAVOIR-VOYAGER

Apprivoiser une ville, ça s'apprend. « Il faut se laisser absorber par la ville en regardant et en levant les yeux, matins, midis, soirs et nuits comprises. Pour cela, il n'y a rien de mieux que de faire usage des transports en commun et de déambuler à pied ou à vélo. Monter dans un bus ou un tram et aller jusqu'au bout de la ligne est une

À TRAVERS VILLES...

« La découverte de la ville est un travail de lecture, une approche physique, explique Luc Maréchal. Pour en déceler des aspects cachés, on ne doit pas se montrer suffisant vis-à-vis de circuits touristiques qu'on peut faire en bateaux ou en petits trains. Mais il faut les accompagner d'autres offres, dont les visites alternatives comme celles de l'ARAU. À Prague, à côté des circuits habituels, on peut aller à la rencontre des quartiers qui ont été construits durant la période soviétique et qui sont en plein essor. Par contre, il est plus difficile d'entrer dans la réalité de Dublin. Statues et plaques commémoratives y rappellent les douloureuses et violentes réalités liées à l'histoire militaire et politique irlandaise. Mais les traces de la famine et de



À BERLIN OU AILLEURS.

Aller à la rencontre des habitants...

coupe dans la ville. Il faut aller au-delà des centres-villes et traverser les quartiers bourgeois, résidentiels, ouvriers, sociaux, les sites industriels. »

Ainsi, un « savoir voyager » se construit progressivement. « *Ce qui compte avant tout, c'est de voir la ville comme une globalité dans le temps et dans l'espace* ». Ainsi, le quartier Vauban de la ville allemande de Fribourg-en-Brigau est bien connu du point de vue écologique. Les Verts s'y rendent volontiers, tout comme les artistes faisaient jadis des voyages initiatiques en Italie. « *Toutefois, il faut se rendre compte que son développement s'inscrit dans un processus de transformation des villes allemandes qu'on ne peut pas reprendre purement et simplement ailleurs. Car, dans les cités d'outre-Rhin, on observe des traces des petits états antérieurs à l'unification du pays, comme les châteaux des princes locaux et les parcs, qui assurent maintenant une présence de la nature dans la ville.* »

Des parcs, il y en a aussi dans les villes anglo-saxonnes et dans les ex-colonies britanniques, à cause de l'importance accordée à la nature, aux initiatives citoyennes et à l'aristocratie rurale. On lui doit, par exemple, les parcs qui se trouvent à la première périphérie de Glasgow, plutôt qu'au centre.

Quant à Belfast, capitale de l'Irlande du Nord, elle apparaît comme une ville chahutée, avec d'énormes friches minant le tissu bâti. « *Tout autant que les drapeaux*

et les défilés martiaux d'enfants, avec fifres et tambours, ces friches sont des traces visibles du conflit entre catholiques et protestants. Elles témoignent aussi de la situation économique difficile. »

De sa récente visite en Australie, Luc Maréchal parle de « surprise ». Alors que l'image courante du pays est celle de vastes étendues, la plus grande partie des habitants vit dans des villes denses, dont Sydney et Melbourne, deux cités avec des équipements urbains importants, une grande propreté et un lien avec la nature. Ce développement s'explique par la proximité de vastes parcs nationaux et de réserves, ainsi que celle de la mer, particulièrement à Sydney autour d'une belle baie qui la structure.

VILLAGES, PLATEAUX, ÎLES

S'il aime se promener dans les villes, pour y voir, surtout en soirée, lumières, ombres et vie jusqu'à l'intérieur des maisons et des immeubles, le randonneur aime aussi découvrir des villages et de grands espaces qu'il parcourt à pied, à ski ou à vélo. « *Là aussi, il faut se laisser questionner par ce que l'on voit, par la vie des gens, avoir un contact physique et se laisser interpeller. Le mode le moins adéquat est dès lors celui de la voiture.* »

Le contact physique se fait évidemment avec les habitants, mais aussi au regard d'édifices, dont les monuments aux morts. « *Lire chez nous, en France et en Allemagne,*

les noms des soldats tués aux fronts vaut un cours d'histoire sur les catastrophes vécues par nos aînés. Cela ajoute une dimension humaine aux pyramides de population. »

À côté de divers coins de Wallonie, chère à ses yeux, Luc Maréchal a encore notamment découvert le Larzac, le Vercors et l'île de Ré : « *À travers ses grands plateaux rocheux, ses bâtiments datant de l'époque des Templiers et la pratique de l'agriculture dans un climat rude, le Larzac exprime tout un souffle de liberté.* » Quant au Vercors, il a frappé le Namurois par son approche de la nature, l'extrême variété des lieux et tout ce tissu d'activités économiques découlant du fait que ce plateau est distant de la ville de Grenoble. De même, pour l'île de Ré, il voit l'existence d'un pont à péage comme un aiguillon efficace pour le développement d'activités locales de production et de commerce. Deux situations qui amènent ce professionnel de l'aménagement du territoire à renvoyer à la complexe problématique des frontières. Il pense que « *si on peut ouvrir certains espaces, il faut aussi garder certains freins* »...

Jacques BRIARD



René SCHOONBRODT, *Vouloir et dire la ville*, Bruxelles, Bruxelles A.A.M., 2007. Prix : 19 € -10 % = 17,10 €.

René SCHOONBRODT et Luc MARÉCHAL, *La ville même petite*, Bruxelles, Labor, 2000. (Épuisé).

De clochers en potales

Promenades et randonnées permettent aussi de découvrir le petit patrimoine religieux dont la Wallonie est riche. Le site *Clochers de Wallonie*, créé par une Québécoise et son mari belge, veut faire partager ces émerveillements, aux marcheurs et aux autres...



© Noël Merveille

MIRWART.

La Chapelle Notre-Dame de Walcourt.

Diane Villeneuve est Québécoise. Elle est pourtant à l'origine du site web *Clochers de Wallonie*. C'est en 2004 qu'elle s'installe en Wallonie, pour y rejoindre son second mari. Originnaire de la grande cité de Québec, elle connaît la marche en ville, mais découvre en Belgique le plaisir de la randonnée dans les campagnes, à travers champs et petits hameaux. Au Québec, les distances sont souvent très grandes entre les villages et les forêts et ne permettent pas toujours de s'y promener, surtout en hiver. Elle a découvert la Wallonie au rythme de son pas. « *On foule le sol à notre rythme,*

paisiblement, et notre regard est toujours attiré par un magnifique paysage, ou par le lointain clocher d'une église... en réalité pas si lointain. Au détour d'un sentier, tout à coup, sans qu'on ne s'y attende, nous apparaît une borne-potale, toute seule là au bord du champ. Ou bien cette colline qu'il faut gravir sous le soleil mais qui en son sommet, cachée par les arbres, dévoile une magnifique chapelle dans toute sa simplicité. Après de longues heures de marche, elle est là la récompense. C'est tout nouveau pour moi, car ces expressions de piété populaire sont beaucoup moins nombreuses au Québec. Quant aux

églises, elles sont pour la majorité relativement récentes. Les plus vieilles se font rares et n'ont pas plus de 350 ans.»

UN REGARD ÉTONNÉ

Ce que l'on côtoie tous les jours n'étonne plus. Découvrant la Wallonie, Diane s'émerveille à chaque balade. « Étrangère au pays, je découvrais en marchant toutes ces richesses souvent oubliées, qui sont les témoins d'un passé pieux, et j'ai eu envie de les faire redécouvrir aux gens de la place. Le site Clochers de Wallonie est donc né de mon désir de rendre publiques les nombreuses photos que je prenais sans cesse lors de nos randonnées pédestres.»

Diane a quitté la Belgique en 2009 pour rentrer au pays, mais elle continue néanmoins d'alimenter le site avec son mari et quelques passionnés. « Des photographes amateurs, des habitués pour la plupart, mais aussi d'autres de passage qui ont aussi envie de mettre l'épaule à la roue, participent à étoffer le site avec de nombreux clichés pris dans des centaines de communes. De mon côté, je suis responsable des communications et mon travail consiste également à recevoir les photos, faire les recherches et les vérifications d'usage, renommer les photos et passer ensuite le tout à mon coéquipier en Belgique qui se charge de l'édition du site. Cette dernière phase est assez complexe et demande énormément de

temps. Les marches et le patrimoine religieux me manquent aujourd'hui, mais je continue de faire de belles découvertes virtuellement. Particulièrement quand les photos s'accompagnent de leur emplacement avec Google Map... J'ai encore l'impression d'y être. J'ai été émerveillée tant par les grandes églises que les petites potales, en passant par toute la panoplie des calvaires, niches et reposoirs. Je conserve un grand respect pour eux et pour les prières dont ils ont été les témoins silencieux. Même à distance, chacun me donne encore autant de belles émotions.»

José GÉRARD

📧 www.clochersdewallonie.be

Itinérances à Chimay

Chimay est à la fois une ville historique et un ensemble de villages pittoresques dispersés le long de rivières ou nichés au pied d'une falaise. Petite invitation pour aller déambuler dans la botte du Hainaut.

Les venelles et vieux escaliers menant au lavoir et aux remparts témoignent de l'aspect médiéval de cette ville liée à l'histoire de la principauté érigée en 1486 par Maximilien d'Autriche. De style gothique hennuyer, sa collégiale voisine avec une place rénovée en 2012 où se dresse un monument comprenant des statues de membres de la famille princière locale, dont Pierre-Paul de Riquet, constructeur du canal du Midi en France.

IPAD ET FOUILLES EN 3D

Joliment rénové, le château de Chimay se visite désormais en ayant en main un iPad aux commentaires en quatre langues. Ils sont donnés par des membres de la famille princière ou, pour les enfants, par *Enguerrand de Chimay*, un sympathique petit personnage portant une armure comme celles qui sont exposées dans le château.

En une heure ou plus, se visitent la cour, le hall, la salle des gardes, le salon des portraits de personnalités ayant marqué l'histoire des lieux, la chapelle et le théâtre de 200 places inspiré par celui construit à Fontainebleau, sous Louis XV. Basée sur des feuilles et archives, une production en 3D et avec effets spéciaux, y retrace, en un quart d'heure, l'histoire du château. Celle-ci fut marquée par des sièges et sept incendies, mais aussi par les fortes personnalités de princesses amoureuses

de la musique et autres arts. D'où, la transformation de la maison des jardiniers en maison des artistes en vue d'accueillir des expositions et leurs auteurs. Ainsi, la Belge Marie-Jo Lafontaine y présente, jusqu'au 5 juillet, de grandes et belles photos accompagnées de textes, qui interrogent les consciences des visiteurs. Mais on ne verra pas les appartements privés récemment rénovés, ni les fantômes présentés dans l'émission télévisée *C'est du Belge* !

BIÈRES NATURELLES ET SOLIDAIRES

À quelques kilomètres de la cité, se dresse depuis 1850 l'abbaye Notre-Dame de Scourmont. Elle est, on le sait, occupée par des Trappistes dont l'hôtellerie offre un lieu de quiétude et de ressourcement spirituel. Près du monastère, il y a l'auberge du Poteaupré avec terrasse et plaines de jeux ainsi que L'Espace Chimay ouvert depuis 2012. Une maquette permet d'y découvrir les bâtiments de l'abbaye qui ne sont pas ouverts aux visites de groupes. On y décrit aussi les fabrications, sous le contrôle des moines, des célèbres bières et fromages. Celles-ci se font avec un respect de l'environnement, l'usage de produits naturels, une attention pour une consommation raisonnée, tandis que les bénéfices des ventes permettent d'appuyer des initiatives sociales locales et régionales.

DANS LA NATURE

Mais l'errance peut aussi vous mener vers le Lac de Virelles, une surface de plus de 100 hectares classée en réserve naturelle à cause de la rareté et de la diversité des animaux et des plantes qu'on peut y admirer. Ensuite, il reste encore à découvrir des paysages diversifiés, des forêts et sous-bois avec leurs sentiers balisés, de vieilles fermes et maisons des Maîtres des Forges, des églises et chapelles, des fontaines et vieux lavoirs.

Jacques BRIARD

☎ 060.21.18.46 📧 www.chimaytourisme.com



CHIMAY.

C'est aussi le charme d'une petite ville..